

LA DESCRIPTION DU YÉMEN ET DU ʿUMĀN DANS LE *K. AL-MASĀLIK WA-L-MAMĀLIK* D’AL-BAKRĪ

JEAN-CHARLES DUCÈNE*
(Bruxelles)

Les chapitres du *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* d’Abū ʿUbayd al-Bakrī concernant le sud de la péninsule arabique (Yémen et ʿUmān) nous livrent une matière importante et originale. D’abord, ils témoignent de l’aspect compilatoire de tout l’ouvrage quoique l’auteur ait réorganisé son matériel selon un ordre particulier. S’il y a des redites, l’un des mérites de l’ouvrage est néanmoins d’avoir conservé des textes perdus par ailleurs, c’est notamment le cas des itinéraires du Yémen dont on peut en grande partie identifier les toponymes et les directions. En outre, ils donnent aussi des remarques sur l’habitat ou des usages particuliers qui attestent de la réalité des observations de ou des informateurs. Enfin, il nous semble qu’un faisceau d’indices désigne al-ʿUdrī, maître d’al-Bakrī, comme source principale de ces chapitres. Quoi qu’il en soit, ces pages renseignent tant sur le sud de la péninsule arabique au 5^{ème}/11^{ème} siècle que sur l’histoire de la littérature géographique arabe.

Mots-clés : al-Bakrī, al-ʿUdrī, Yémen, ʿUmān, géographie arabe.

1. Introduction

Abū ʿUbayd al-Bakrī¹ (m. 487/1094) est connu, entre autres, pour son *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* dont les informations historico-géographiques ont été exploitées depuis longtemps pour l’Afrique du Nord ou l’Europe de l’est. L’édition complète de l’ouvrage nous livre une matière jusqu’ici inconnue touchant surtout l’est de la Méditerranée et le Proche-Orient², au sein de laquelle les chapitres concernant le sud de la péninsule arabe apportent descriptions et itinéraires originaux. Ce sont ces chapitres qui seront ici traduits et commentés.

Etrangement, le *Muṣṭaq mā staṣṣāma* de l’auteur ne reprend pratiquement pas les informations collationnées dans le *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, à croire que les deux ouvrages ont été écrits séparément.

* Jean-Charles Ducène, l’Université Libre de Bruxelles. 16, rue Buchet, 6140 Fontaine-l’Evêque, Belgique, e-mail : jean-charles.ducene@ulb.ac.be

¹ Pour une bibliographie des études anciennes : E. Levi-Provençal (1960).

² Nous avons commenté ailleurs la partie consacrée à la Palestine : Ducène (2003b).

Il est à remarquer que le texte d'al-Bakrī est passé en partie dans le *Rawd al-miṣar* d'al-Himyarī (m. 900/1494), dont les notices sont parfois plus étendues que le texte édité ou offrent une lecture différente pour les toponymes. Al-‘Umarī (700/1301–749/1349) (al-‘Umarī 1985, p. 149) donne une citation d'al-Bakrī relative au Yémen que l'on ne retrouve pas dans notre texte. A l'époque moderne, seul Alois Sprenger (Sprenger 1864, pp. 116–117, p. 121, p. 125, p. 134 et p. 139)³ et, à partir de lui, Adolphe Grohmann (Grohmann 1933, pp. 126–131), ont tenté de tirer parti des itinéraires d'al-Bakrī pour ces régions.

2. Sources

Pour la péninsule arabique en général et la Mekke en particulier, les sources d'al-Bakrī (Ferre 1986, pp. 185–214) sont al-Hamdānī (m. 334/945), al-‘Gayhānī (ca 287/900) et al-Azraqī (m. 244/858). Pour les régions qui nous occupent, aucun auteur n'a été formellement identifié, nous pouvons cependant signaler des textes parallèles qui offrent une matière très proche, parfois même dans la formulation. Parmi les textes anciens, il faut citer Ibn al-Faqīh (début 4^{ème}/10^{ème} s.) mais aussi al-İṣṭahṛī (1^{ère} moitié du 4^{ème}/10^{ème} s.) selon une version inédite de son *Kitāb ṣuwar al-aqālīm* (Ducène 2003a)⁴.

Ces sources anciennes ne sont pas tout, car la mention par deux fois d'Abū l-Futūḥ al-Hasan ibn Ġāfar al-Hasanī (m. 430/1038) et des détails donnés à propos d'événements historiques relatifs à la Mekke montrent qu'une source ou un informateur légèrement antérieur à al-Bakrī et qui connaissait la péninsule a été utilisé. Or, Abū l-‘Abbās Aḥmad ibn ‘Amar al-‘Udrī (m. 478/1085) fut l'un des maîtres d'al-Bakrī et une de ses sources pour l'Espagne, Chypre et la Sicile (Ferre 1986, pp. 196–197 ; Molina 2002 ; Mu'nīs 1986, pp. 81–96, p. 81⁵) ; et par Yāqūt (Yāqūt 1990, II, p. 524 [Dālāya], IV, p. 498 [Kadā'] et V, p. 140 [al-Mariyya]) nous savons qu'al-‘Udrī accompagna son père en Orient en 408/1017, qu'il arriva à la Mekke en *ramadān* de la même année et qu'il y resta jusqu'en 416/1025. Pendant ce temps, il reçut l'enseignement, entre autres, d'Abū l-‘Abbās al-Rāzī tandis qu'il s'informait auprès de ‘Iraquiens, de Syriens et de Ḥurāsāniens arrivant à la Mekke. Yāqūt dit aussi qu'il interrogeait les gens versés en toponymie. Selon son élève al-Humaydī (ca 420/1029–488/1095), il écrivit de grandes parties de ses ouvrages dans la ville sainte. Rentré en Andalous, il composa notamment un ouvrage de géographie connu sous deux titres : *Tarīc al-ahbār*, selon le seul manuscrit fragmentaire conservé de l'ouvrage (al-Ahwānī 1965)⁶ ou *Nizām al-murğān fī l-masālik wa-l-mamālik*, selon

³ L'auteur n'indique pas de quel manuscrit il fit usage.

⁴ Le manuscrit en question est le manuscrit 3007 de la Chester Beatty Library de Dublin.

⁵ Avec citation d'al-Humaydī.

⁶ L'éditeur signale, page *nūn* de l'introduction, qu'avant les chapitres sur l'Andalous le ms. présente quelques pages relatives à l'Egypte, à la Syrie (distances, *ğund* et étymologie), à Ḥomṣ et au *ğabal* al-Bāzar [sic] au Kirmān. Or, pour les trois derniers cas, al-Bakrī donne dans le *K. al-*

Yāqūt et al-Qazwīnī⁷. Or, si par les citations d'al-'Udrī conservées chez al-Qazwīnī (Kowalska 1967, pp. 77–79 ; Roldán Castro 1990, pp. 63–68) et al-Zuhrī (al-Zuhrī 1968, p. 32 et index), il semblait que l'auteur avait une inclination pour la merveille, il apparaît par le texte édité qu'il consacre tout autant son attention aux itinéraires, aux biens produits, à la description des grandes villes et aux faits historiques. Serait-il alors abusif de le considérer comme source potentielle d'al-Bakrī aussi pour ces chapitres-ci ? D'autant que, d'après nous, une anecdote au sujet des perles du 'Umān proviendrait de cet auteur. Le texte édité d'al-'Udrī ne représente qu'un septième de son ouvrage, il reste à espérer qu'une heureuse découverte apporte la confirmation de cette hypothèse.

3. Traduction

Après avoir abordé l'histoire des rois d'al-Hīra, surtout par des emprunts à al-Mas'ūdī, al-Bakrī se consacre à la péninsule arabe.

*Les particularités de la péninsule arabe*⁸

« Parmi celles-ci, on compte les perles inestimables *al-qatrī*, que l'on ne trouve que dans la région du Sihr. [Ainsi] on avait trouvé dans l'île [lacune] une perle sans pareille dans aucune autre pêcherie pour sa grosseur, sa pureté et sa structure équilibrée. Aujourd'hui, elle est dénommée auprès des rois *al-yatīma* (Buzurk ibn Šahriyār 1883, pp. 131–137 ; Miquel 1980, pp. 383–384) (litt. « l'orpheline ») à cause de son extrême rareté. Quant au béryle (*al-zabarğad*), on le trouve dans une île appelée *Zabarğada*⁹, entre al-'Awnīd et al-Hawrā'. La cornaline (*al-'aqīq*)¹⁰ est répandue dans la péninsule mais la meilleure est chinoise, tandis que le meilleur onyx (Clément-Mullet 1868, pp. 162–170, spc. p. 164, provenance du Yémen) (*jaz'*) est yéménite quoiqu'on en importe aussi de Chine, qui n'a pas son équivalent. Aucun jaspe (Clément-Mullet 1868, pp. 226–230, spc. p. 227, provenance du Yémen) (*al-yaśb*) n'égale celui du Yémen. Il fait partie des merveilles du monde¹¹ ;

masālik wa-l-mamālik une matière apparemment proche. Al-Bakrī (1992, p. 460–4621 [Syrie : *ğund*, étymologie et *Ḩomş*], p. 444 [*ğabal* al-Bāraz]).

⁷ Yāqūt (1990, II, p. 524 [Dalāya] et V, p. 140 [al-Mariyya]) ; al-Qazwīnī (1984, p. 496 et p. 505).

⁸ Al-Bakrī (1992, pp. 361–370).

⁹ Sur cette île : Clément-Mullet (1868, p. 75) ; Bourguignon d'Anville (1766, p. 233).

¹⁰ Nous lisons *'aqīq* et non *'atīq*, comme les éditeurs (Clément-Mullet 1868, p.157 et sq., spc. p.160, provenance du Yémen).

¹¹ Buzurk ibn Šahriyār (1883, p. 170). Ibn al-Faqīh (1885, p. 36), les deux à propos de l'alun (*şabb*).

en effet, il tire son origine de l'eau qui coule sur une montagne et qui se solidifie avant d'arriver au pied. L'ambre marin est [aussi] originaire du Yémen alors que la pierre à aiguiser vient du Ḥiḡāz, la majeure partie provenant d'ailleurs de la région de Ḥaybar, près de Médine ; et les pigeons en apportent de là à la Mekke !

L'olibum (*al-lūbān*)¹² ne se trouve qu'au Yémen, au Šiḥr et au Ḥaḍramawt, d'où il est exporté entre autres en Inde, en Chine et au Ḥurāsān. Ses arbres sont semblables aux mûriers à l'exception qu'ils ne sont pas feuillus, mais portent toutes leurs branches. La¹³ laque (*al-lukk*) et l'encens (*al-kundur*) poussent aussi au Šiḥr, ils sont portés par leur arbuste comme l'olibum (*lūbān*), ainsi que la laque indienne et la gomme arabique (*al-samḡ*), qui provient de l'acacia (Miquel 1980, p. 395, note 1) (*talh*). Quant au bdelium (Miquel 1980, p. 468, note 5) (*muql*), il ne se rencontre qu'au Yémen et il est exporté de là dans le monde entier.

Le *sanān* est un arbre rouge, c'est le tamarinier indien ; au Yémen, il pousse notamment au Ḥaḍramawt d'où il part vers l'étranger. La laque ne se trouve qu'au Yémen, d'où elle est transportée en Egypte sur ses branches, et de là partout ailleurs. La myrrhe n'existe qu'au Yémen et la meilleure provient de [l'île] de Suqutrā. Le *qilqilān*¹⁴, la châtaigne (*al-qastall*) douce et le *wars*¹⁵ sont tous yéménites et exportés de là vers l'étranger. Le cassier (Ibn al-Bayṭār 1888, pp. 64–67) (*al-hiyār ṣanbar*) est présent au Yémen alors que les moringas (Ibn al-Faqīh 1885, p. 25 ; Miquel 1980, p. 424, note 8) (*al-bān*) sont nombreux au Ḥiḡāz, d'où ils sont transportés. Le sucre du *‘uṣar*¹⁶ est propre à la Yamāma, c'est une belle plante qui a l'aspect des dattes qui se mettent à mûrir ; on utilise les fleurs du meilleur. Le séné *al-ḥaramī* se trouve à la Mekke, d'où il est exporté.

Caractéristiques¹⁷ sont les lances fabriquées à Ṣanā'a' à partir du cuivre (*al-hirāb...min al-quṭr*), car on ne peut l'employer ailleurs à cet effet ; de là, elles sont exportées. De même, les manteaux et les turbans ‘adanites, les tissus de coton de Suhūl et le cuir d'al-Ṭā'if, que l'on ne fabrique ainsi nulle part ailleurs ; et finalement les vaches à la peau bariolée, qui sont dans le territoire (*mihlāf*) des Banū Maḡīd, les sandales

¹² Abū Ḥanīfa al-Dīnawarī et Ibn Bayṭār donnent lubān comme synonyme de kundur, celui-ci étant persan (al-Dīnawarī 1975, p. 249 et p. 253 ; Ibn al-Bayṭār 1883, p. 200 et p. 228).

¹³ Al-Ḥimyarī (1975, p. 339 [Šiḥr], fin de l'article).

¹⁴ Il s'agit de la Cassia Tora (al-Dīnawarī 1975, p. 223 ; Ibn al-Bayṭār 1888, pp. 101–102).

¹⁵ Il s'agit du ménécyle, plante tinctoriale propre au Yémen (Miquel 1980, p. 464, note 6 ; Ibn al-Bayṭār 1888, pp. 409–411).

¹⁶ Il s'agit de l'Asclépiade : un suc sort des jointures de ces branches tandis que ses fleurs sont utilisées, entre autres, pour la préparation des peaux pour le tannage (al-Dīnawarī 1885, pp. 132–136 ; Ibn al-Bayṭār 1882, p. 448).

¹⁷ Al-Ḥimyarī (1975, p. 360 [Ṣanā'a']) : « On fabrique à Ṣanā'a' des étoffes de coton rayées » (*al-ḥibarāt min al-quṭn*).

faites dans leur peau joliment bigarrée de blanc et de noir sont vendues plusieurs dinars.

Şan^{cā'} (Ibn al-Faqīh 1885, p. 34) ne connaît de pluie ni en Ȇazūrān ni en Ȇāb, un peu en Aylūl, mais seulement l'après-midi. Dans la plupart des cas, les gens se rencontrent dans l'avant-midi alors que le ciel est clair et sans nuage. On dit [en proverbe] : < Dépêche-toi avant que le ciel ne nous assaille !> Car ils savent qu'il pleuvra nécessairement alors (soit l'après-midi). »

Suit alors une anecdote rapportée d'Ishāq ibn al-^cAbbās ibn Muḥammad al-Ȇāsimī sur la pluie et ses bienfaits, ensuite al-Bakrī retourne à la description géographique.

« *Les villes du Yémen et les étrangetés de leurs habitants*

La route de Şan^{cā'} à Ȇamār – ce sont deux villes d'étape – passe par la route de Falaš (?), c'est une montagne, puis par le village appelé Ȇardān. Sur cette route, se trouve une vallée dont il est fait mention dans le Livre d'Allāh et qui est renommée chez eux. La plupart des arbres sont des tamaris et des acacias. Dans cette région, il y avait une idole adorée à l'époque préislamique. Avant d'arriver à Ȇamār, il y a des mosquées [fondées] par des compagnons du Prophète, notamment celle de Mu^{cād} ibn Ȇabal. Les Yéménites la vénèrent et s'y rendent en pèlerinage. Il y a une autre route depuis Şan^{cā'}, traversant des villages qui se succèdent, des endroits boisés et des jardins continus. L'air est tempéré jusqu'au village de Ȇawlān (al-Ȇimyārī 1975, p. 224 [Hawlān]), qui est un lieu de résidence pour leur seigneur. Le village est d'un climat froid, mais il possède de belles constructions ; il dispose de bains, d'échoppes (*hawānīt*)¹⁸ et de fruits. De là, on passe entre deux montagnes, par des rivières, par une terre fertile et des villages qui appartiennent aux Qays, pour aboutir à Ȇamār.

Ȇamār (al-Ȇimyārī 1975, p. 256 [Ȇamār]) est une grande ville mais inférieure à Şan^{cā'}, elle appartient d'ailleurs à ses provinces. Elle possède une muraille de belle construction. Elle est entièrement faite de châteaux (*quṣūr*) aux portes lumineuses, avec de nombreux jardins, des cultures, des demeures (*qirār*) et maisons d'importance (*dasākir*). Ses biens sont nombreux et bon marché. Leur dirham est yéménite et leur dinar est frappé. Leur eau provient de sources vives, tandis que leurs puits sont proches des cultures de plantes rampantes (?) (*aršīya*). Il y a des mosquées et un grand nombre de vestiges qui remontent à Mu^{cād} ibn Ȇabal, mais Allāh est plus savant.

¹⁸ Peut-être faudrait-il lire *hānāt*, comme l'un des mss et al-Ȇimyārī.

La route de Ǧamār à Zabīd : on passe par des villages sans discontinuité jusqu'à la ville de Basām¹⁹, qui est une étape. C'est une ville agréable avec des maisons de trois cents coudées sur trois cents, creusées dans un rocher dur. Ensuite, on va vers la vallée d'al-Rabīḥ, dont les arbres sont des *dūs/dawas*²⁰ (?). Puis, on passe par des côtes et des descentes pour aboutir à une vallée appelée ʿAllān, que l'on traverse jusqu'à la ville d'al-Ǧanad (al-Ḥimyarī 1975, p. 175 [Ǧanad]). C'est une grande ville fertile, bien fournie en biens. Il y a une mosquée dont l'édification revient à Muʿād ibn Ḡabal, c'est celui dont on a dit que sa chamelle s'agenouilla à cet endroit et il dit : « Dégagez sa route car elle est commandée [par Allāh] ! » Et il ordonna la construction de la mosquée à cet emplacement. Puis, la chamelle s'agenouilla aussi à Ṣanā' et une mosquée y fut édifiée. La population d'al-Ǧanad est ḥītīte. On exporte de là vers la Mekke et ailleurs des pièces de tissu en coton fabriquées à Suhūl (al-Ḥimyarī 1975, p. 308 [Suhūl]), qui est une vallée proche d'al-Ǧanad.

D'al-Ǧanad, on passe par une plaine désertique où il y a des noyers et des jujubiers (*nabiq*) pour aboutir à Maʿāṭir²¹ (à lire : Maʿāfir), c'est la ville de Ṣabir (al-Ḥimyarī 1975, p. 354 [Ṣabir]), qui est une montagne où il y a mille villages²², et son ascension prend un jour. Au sommet, il y a des cours d'eau et des moulins. La largeur de cette montagne est de vingt-cinq parasanges. Puis, on passe par des déserts et des sables pour arriver à Zabīd (al-Ḥimyarī 1975, p. 284 [Zabīd]). Il n'y a pas au Yémen, après Ṣanā', une ville plus peuplée et plus riche en biens que Zabīd. Ses jardins sont vastes, elle a beaucoup d'eau et ses fruits sont, entre autres, des bananes. Le poids de leur dinar est de quatre dirhams, et leur dirham fait douze parties de [nos] dinars.

La route de Zabīd à Mahra : de Zabīd à ʿAdan, il y a dix parasanges par la côte, dans une steppe inhabitée où ne passent que les chasseurs et les voyageurs. Il y a des lieux d'étape et des puits. On arrive ainsi à Ḥawlān et ensuite à Mahra.

La route de Ǧamār à Mankat : de Ǧamār on va à Dālān²³, qui est une petite ville aux belles constructions de pierre, avec une mosquée mais dépourvue de muraille. Elle est distante de Ǧamār de quatre parasanges. Qui veut s'y arrête ou la délaisse.

¹⁹ Al-Ḥimyarī (1975, p. 113 [Bašām]), l'éditeur propose de lire Šibām.

²⁰ Ibn al-Bayṭār n'enregistre aucune plante sous ce nom, peut-être devrait-on lire *dūm*, « palmier nain ».

²¹ Al-Ḥimyarī (1975, p. 284 [Zabīd]), l'éditeur propose de lire Maʿāfir.

²² Nous lisons *qarya* comme al-Ḥimyarī et l'un des mss d'al-Bakrī, et non *qubba* « coupoles » comme la leçon retenue par les éditeurs.

²³ Nous lisons Dālān comme al-Ḥimyarī et non Wālān comme al-Bakrī (al-Ḥimyarī 1975, p. 256 [Dālān] et Yāqūt 1990, II, p. 523 [Dalān]).

La route de Ṣanā' au Ḥadramawt (Sprenger 1864, p. 159) : de Ṣanā', on va par une terre sans relief, c'est un pays plat. C'est celui qu'Allāh a mentionné en disant {Ton jardin deviendra un sol dénudé} (XVIII, 41). On traverse ce désert jusqu'au village de ʿAqāb, bien fourni en rivières et en jardins, d'où on exporte du raisin vers Ṣanā'. Puis, on se dirige vers un col nommé Naqīl, par des défilés et des vallées, pour arriver à une dernière vallée où se trouve une palmeraie du nom d'al-ʿArāqīd. Puis, on chemine par un défilé jusqu'au village d'al-Diyā', où il y a une palmeraie qui appartient aux Murād. On en sort et on passe par le milieu de la digue (*al-sadd*), qui se trouvait là durant la Ǧāhiliyya. Elle (al-Ḥimyarī 1975, p. 515 [Mārib]) se situe entre deux montagnes appelées <les deux allongées>. Puis, on passe par l'endroit où l'eau de cette digue se répartissait durant la Ǧāhiliyya et on aboutit à un désert et des sables, c'est celui qu'on appelle le jardin de gauche ; il est mentionné par Allāh {Il y avait dans leur contrée un Signe pour les Sabā' : deux jardins, l'un à droite et l'autre à gauche [...] } (XXXIV, 15). On continue pour aboutir à Mārib, où il y a une mine de sel que le Prophète avait octroyée à Abyād ibn Ǧammāl al-Māribī. Ce dernier l'avait offerte par charité aux habitants, le Prophète le dédommagera alors par un enclos, connu comme al-Ǧudrān²⁴, à la porte de Ma'rib. Il n'est jamais dépourvu de fruits ni en été, ni en hiver, ni au printemps et ni en automne, car le Prophète lui a donné sa bénédiction. C'est la ville qui appartint aux Sabā' et le trône (‘arš) Bilqīs s'y trouve. C'était un trône construit sur des colonnes de pierre et la hauteur de chaque colonne au-dessus du sol était de vingt coudées, mais on transporta le trône et les colonnes restèrent là. On prétend que sous l'emplacement des colonnes, il y a la même chose que ce qu'il y avait au-dessus. L'épaisseur de chacune est telle que quatre hommes ne pourraient les entourer. [A Mārib,] il y a un marché, une mosquée et un gîte d'étape.

On en sort et on traverse la vallée en largeur pour entrer dans le jardin de droite, dont le Prophète a fait mention. Il n'y a là que des tamaris et des araks. On y sème du sorgho (*durra*). De là, on va à un petit marché du nom de Namra, où sont vendus du sel et du sorgho, puis par un désert de sable on atteint un point d'eau appelé Singār, c'est une vallée de palmiers. On poursuit par des sables et des endroits effrayants que traversent seulement les Banū l-Ḥārīt ibn Ka'b, pour arriver à la ville de Šabwa²⁵, première ville du Ḥadramawt. On y vend une charge de dattes pour un dirham. On continue par des villages mitoyens pour gagner la ville d'al-Ǧarīma, qui est la ville du Ḥadramawt la plus riche

²⁴ Le texte d'al-Ḥimyarī a al-Ǧadarāt.

²⁵ Al-Ḥimyarī (1975, p. 347 [Šabwa]), dont nous suivons la lecture, et non Šanwa comme le texte d'al-Bakrī.

en biens. Il y a là des jardins et leur eau est salsugineuse. Ensuite, on continue sur trois étapes dans un désert de sable habité par une population qui ressort aux Mahra. C'est de là que les chameaux *mahriyya* tirent leur origine. On finit par aboutir à la ville d'al-Ašfā' (à lire : al-As'ā'), c'est une des villes du Šihr à la limite du ʿUmān, elle est au bord de la mer. On se rend de là à un endroit dénommé Rasūb (al-Ḥimyarī 1975, p. 272 [Rasūb]) (à lire : Raysūt), qui est la montagne d'al-Aḥqāf ; elle jouxte le pays du même nom. C'est un vaste pays submergé par les sables soulevés par les vents, et toute trace est effacée. C'est celui dont Allāh a fait mention (XLVI, 21).

Pour rejoindre deux îles occupées par des Mahra et leurs moutons, on traverse la mer qui frappe le pied de cette montagne. Chaque île fait douze parasanges sur douze, l'une est Saqatīra, l'autre al-Maṣīra²⁶. Elles possèdent des pêcheries de perles et de l'eau douce. On navigue de là à un marché du nom de Ṭīrā, sur le rivage, et de là on gagne par mer Masqat, qui est le rassemblement des bateaux qui quittent Ṣuhār, le marché du ʿUmān.

La ville de Zafār (al-Ḥimyarī 1975, p. 403 [Zafār]) était la citadelle du Yémen et la capitale des rois himyarites aux époques anciennes, c'est là qu'ils étaient installés. Elle est à l'heure actuelle en ruine, ses constructions ont été détruites et il ne subsiste que peu d'habitants mais il y a encore des himyarites. Un de leurs rois avait dit²⁷ : « Celui qui entre au Zafār, qu'il se ḥimyarise. » L'origine en est la suivante : Dū Ḍadan al-Ḥimyarī était sorti faire un tour parmi les tribus arabes et il s'arrêta chez les Banū Tamīm. Un camp fut dressé et Zurrāra ibn ʿAdas vint le voir en montant vers lui, car il était sur un endroit élevé. Le roi lui dit : « *Tib* », c'est-à-dire « Assieds-toi » dans sa langue. Zurrāra dit : « Que le roi sache que j'obéis à ce que j'ai entendu » et il sauta et se brisa les membres. « Que se passe-t-il ? » demanda le roi. On lui dit : « Puisses-tu éloigner la malédiction ! » En effet, le saut dans sa langue se dit : *al-qazar*. Et le roi de répondre : « Notre arabe n'est pas comme le leur ! Celui qui entre au Zafār qu'il se ḥimyarise ! », c'est-à-dire qu'il parle himyar.

Le Yémen continue d'être [divisé] en deux états, et par sa grandeur, sa richesse et sa réputation, ils font partie des plus importants gouvernements. Ce sont les lieux d'établissement des Arabes pur sang et la résidence de grands souverains tels que les Tubbā', les Aqyal, les Huns (*al-Hayātīla*) et les ʿAyāhila.

²⁶ Nous lisons al-Maṣīra conformément à Yāqūt, Ibn al-Muğāwir et Ibn Battūta, et non al-Maḍīra comme al-Bakrī. Yāqūt (1990, II, p. 169 [al-Maṣīra]) ; Ibn al-Muğāwir (*Ta'rih al-mustabṣir*, p. 271) ; Ibn Battūta (*Rihla*, p. 179).

²⁷ Al-Bakrī (1983, II, pp. 904–905 [Zafār]) ; Yāqūt (1990, IV, p. 67 [Zafār]), anecdote rapportée d'al-Asma'ī.

Le Yémen est le pays le plus renommé pour les épées, les étoffes de gaze, les étoffes rayées, les broderies, les tissus teints avec la *gumra* (*muğammar*) (Lane 1877, I, 6, p. 2293 [Muğammar]), les tissus brodés, le *hīd*, les vêtements rayés, le drap de 'Adan et de Ṣan'a', l'ambre gris, l'onyx, la cornaline, les esclaves, l'écorce, les chameaux maharis, les chevaux arabes, l'or pur (*nudār*) et bien d'autres marchandises et objets de négoce.

La route du 'Umān au Yémen : de 'Umān on va vers Masqat, par la côte, et de là, on va à Suqutrā (al-Himyarī 1975, p. 327 [Suqutrā]), où l'on trouve l'inégalable aloès de Suqutrā et le suc de lycium (*al-hadad*). Ensuite, on va de cette île jusqu'à un endroit appelé Ma'atib (al-Himyarī 1975, p. 554 [Ma'atib]), où il y a une pêcherie de perles et des plongeurs au service de Juifs et de chrétiens.

La rétribution du plongeur varie d'un *qīrāt* à la moitié d'un dirham. Ils plongent du matin jusqu'à la mi-journée, puis ils se mettent à fendre les coquilles jusqu'à la fin du jour et leur travail se fait au milieu des coquillages. Leur nourriture se compose, entre autres, de farine (Dozy 1881, p. 706) (*sawīq*) de dattes et de bouillie. Lorsqu'un plongeur veut plonger, il choisit un engin doté de deux ramifications qui ressemblent à de fines cornes, elles englobent ses fosses nasales, et l'eau est empêchée d'entrer. Il attache à un de ses pieds une pierre qui est taillée pour un poids de vingt *mann* et prend avec lui un sac. Il se munit aussi d'un rameau de palmier, le *rağis*, avec lequel il transportera les coquillages recueillis. Lorsqu'il est plein, il tire sur la corde et on le remonte.

Ibn²⁸ al-Hasan al-Buḥārī rapporte qu'un 'Umānais s'était rendu à la Mekke avec deux perles dont on n'avait jamais vu de pareilles. Il les vendit à l'échoppe d'Ibn Yazīd pour deux mille dinars d'or, à un homme de Samarqand qui quitta la ville le même jour. Après quelques jours, un homme [envoyé] de la part du souverain du 'Umān se présenta pour demander qui avait vendu les deux perles, car il déclara qu'elles avaient été volées au palais [royal]. Il réclama l'acheteur, mais on cacha sa trace et on tut les renseignements le concernant. [L'acheteur] partit avec les perles à Damas et en vendit une à son souverain, al-Madyūnī, pour dix mille dinars. Puis, il alla à Samarqand et montra la seconde perle à son souverain et reçut quinze mille dinars. Les deux perles provenaient des pêcheries du 'Umān et des environs.

²⁸ Nous rétablissons « Ibn » au lieu de « Abū », nous fiant à l'index de l'édition. En effet, l'autre mention de cet informateur est introduite sous l'autorité d'al-'Udrī à propos de l'énormité des rubis de Sarandīb, sujet parallèle à celui-ci. Al-Bakrī (1992, p. 248).

Le ‘Umān

Le ‘Umān²⁹ s'étend sur quatre-vingts parasanges dont la partie qui longe la mer est faite de plaines et de sable, tandis que la partie qui en est éloignée est faite de terrains durs et de montagnes. Il a de nombreuses villes dont ‘Umān, en bord de mer, qui est fortifiée. De l'autre côté [de la ville], se trouve une montagne où il y a des eaux courantes que l'on fit descendre vers la ville. Elle est bien fournie en palmiers, en jardins, en différentes espèces de fruits. La nourriture [des habitants] se compose de froment, d'orge, de riz et de céréales (*ğāwaras*). Celui qui fit couler l'eau de la montagne vers la ville était un mage du nom d'Abū l-Faraḡ. Il disposait d'une fortune en biens meubles de huit cents *kaylağat* (Miquel 1988, p. 198, note 1) de dinars d'or, chaque *kaylağat* faisant cent neuf *mann*.

Au nombre des villes, on compte Șuhār (al-Himyarī 1975, p. 354 [Șuhār]), qui est une grande ville sur la côte dont la superficie est d'un parasange sur un. Ses eaux proviennent de puits. La ville de Tarūn (à lire : Nizwa), qui est dans la montagne, est plus grande que Șuhār. La ville de Daham³⁰ est aussi dans la montagne. Son eau provient de sources dotées de nombreux palmiers et de cannes à sucre. Il y a des arbres qu'on appelle « *tulūq* », ressemblant à des arbres à bdelium (*muql*). On en coupe des branches que l'on place dans de l'eau. Il s'en écoule un sirop qui enivre à l'instant. Le commun chez eux porte une chevelure abondante.

A partir du ‘Umān, on fait du commerce. C'est là que fut tué ʻIsā ibn Ǧa'far al-Hāsimī. L'impôt foncier de la province, par district, s'élève à quatre-vingt mille dinars. D'ou le proverbe : « Celui à qui le pain quotidien fait défaut, qu'il aille en ‘Umān ! »

Son souverain avait offert à la Ka'ba plus de quatre cent vingt *mīhrāb* d'argent (Dozy 1881, p. 642) (*manbat*) – la valeur du *mīhrāb* dépassant le *qintār* –, et des lampes d'argent d'excellente facture. On fixa solidement les *mīhrāb* à l'intérieur de la Ka'ba, en face de la porte, ce directement après l'enlèvement par l'émir de la Mekke, Abū l-Futūḥ al-Hasān ibn Ǧa'far al-Hasanī (m. 430/1038), des décorations du sanctuaire, des *mīhrāb* et d'ailleurs. »

Al-Bakrī passe alors à la description du Bahrayn et à l'histoire des Qarmates, dont la matière est empruntée à al-Tabarī et à son continuateur ʻArīb ibn Sa'd. L'auteur revient ensuite brièvement sur les routes qui mènent du ‘Umān à la Mekke, en réalité de la ville sainte au Yémen, la transition avec le chapitre précédent étant assuré par un petit paragraphe sur les routes du Bahrayn au ‘Umān.

²⁹ Al-Himyarī (1975 p. 413 [‘Umān]) ; Une version inédite d'al-Iṣṭahrī possède une matière très proche (Ducène 2003a).

³⁰ Al-Himyarī (1975, p. 376 [Daham]), que l'éditeur propose de lire *al-Sawāb*.

La route la Mekke – 'Umān³¹

« On quitte la Mekke [et on chemine] environ vingt jours par une plaine de sable et de cailloux, au climat tempéré, où toutes les eaux sourdent à proximité [de la surface du sol] et par [une simple] recherche de la main. Les étapes sont des gîtes où se trouvent des moutons et des vaches. On débouche sur la ville de Nağrān, qui fait partie du pays des Hamdān. Ensuite, on traverse leur territoire en passant par des villages, des villes et des lieux habités pour aboutir aux villages ressortissant à Ṣanā'a'. C'est la route la plus longue, bien qu'elle soit la plus saine et d'un climat des plus tempérés. L'autre route est connue comme le chemin de la Tihāma. Elle est faite de villages et de cantons qui se succèdent les uns aux autres. Elle est plus malsaine que la première et d'un climat plus chaud. On quitte la Mekke et on parcourt quatre parasanges dans une terre caillouteuse. Sur la droite de la côte, il y a des montagnes qui se touchent jusqu'à ce qu'on arrive à une étape pourvue de palmiers et de jardins. Une montagne noire l'entoure comme un anneau. On se remet en route, on gravit ce massif pour déboucher sur une terre faite de petits cailloux, de dépressions et d'encaissements. Ensuite, on arrive sur une terre dont les arbres sont des araks ; sa pâture est des plus chétives et son eau se trouve dans des fosses³² à proximité des lieux de ravitaillement. Le gîte d'étape y est. Par la suite, on passe par un village comme le premier, des [plaines] pierreuses, des montagnes, des vallées sur environ trois parasanges jusqu'à Yalamlam (al-Himyārī 1975, p. 619 [Yalamlam]). Il est proche des villages de la Mekke. C'est une aiguade pour les Yéménites, son eau provient de puits d'eau douce et de sources. Celui qui le souhaite emprunte de là une plaine sablonneuse à la pâture pauvre, dont les arbres sont des araks. Il y a là des bestiaux qui paissent en liberté avec leurs gardiens.

La troisième (?) [route] débouche sur la ville de Sirrayn (al-Himyārī 1975, p. 312 [Sirrayn]). C'est une grande ville dotée de marchés. La grande mosquée est au bord de la mer et sa muraille touche l'eau. La plupart des constructions sont de bois et de paille. On n'y utilise pas des combustibles, mais l'eau est chauffée à l'extérieur et on se lave à l'intérieur. On s'en sert aussi pour irriguer, alors qu'ils boivent l'eau de pluie. Elle appartient à la province de la Mekke. Elle dispose de cultures et la majeure partie de sa production agricole est faite de sorgho et de sésame. L'approvisionnement y est amené de 'Attar³³ et de Ġarda. 'Attar est distante de dix jours pour un voyageur, tandis que Ġarda³⁴ est aux

³¹ Al-Bakrī (1992, p. 378) ; Sprenger (1864, p. 140).

³² Nous lisons *hafā'ir* et non *hafā'ir* comme l'édition.

³³ Ici et ensuite nous suivons al-Himyārī et non al-Bakrī, qui écrit *Gaz* (?)

³⁴ Nous suivons al-Bakrī tandis qu'al-Himyārī donne *Harda*. La distance interdit une telle identification d'autant que cette ville apparaît au paragraphe suivant.

frontières (ou « un des ports ») (*tuğūr*) de l’Abyssinie, elle est distante de quinze jours. Celui qui veut, de là, [aller] à Ṣan‘ā’ par mer y embarque pour Ḥarda³⁵, sur la Tihāma. Celui qui veut voyager par la plaine jusqu’à Ṣan‘ā’ traverse à partir de Sirrayn des villages qui appartiennent aux Banū Kināna, sur environ six parasanges. Dans cette région, il y a la ville de Ḥalī³⁶. C’était une ville de la province d’Abū Muğīra, qui fit la guerre aux pèlerins durant le pèlerinage et interrompit l’accès au Temple. Cette ville relevait anciennement de la province de la Mekke. En 412/1021, un homme des Banū Ḥuḍām s’y était établi et représentait le seigneur du Yémen. Il se proclama indépendant. Abū 1-Futūḥ al-Hasan ibn Ḥaḍīr al-Hasanī, seigneur de la Mekke, rassembla contre lui les tribus arabes, lui fit la guerre, prit la ville et s’empara du ḡudāmī lui-même. Il gouverna Ḥalī et ensuite la rendit au seigneur de Ṣan‘ā’. C’est une grande ville [dans une plaine] sablonneuse, ses constructions sont de bois et de paille. Elle est pourvue de villages, de lieux d’habitation et de bourgs. Ses eaux proviennent des puits et des pluies. »

Al-Bakrī passe ensuite à la description de la Yamāma puis aux lieux saints de l’islam.

4. Commentaire

a) *Le catalogue des caractéristiques (al-ḥaṣā’iṣ)*

Le catalogue qui ouvre ces chapitres est un thème très ancien de la littérature géographique, qui a fini par en sortir pour intégrer l’*adab* (Miquel 1967, pp. 54–56, p. 174 et pp. 254–255). En l’espèce, les biens et productions énumérés par al-Bakrī se retrouvent chez d’autres géographes³⁷ toutefois sans cette exhaustivité. Ces éléments épars ailleurs et le classement ici opéré par l’auteur – minéraux, production végétale et artisanat – montrent que nous avons le résultat d’un travail de collation de diverses sources qui, une fois dépouillées, ont vu leur matériel réuni sous un ordre déterminé.

³⁵ La position nous oblige à lire ici *Harda* et non Ḥarda comme al-Bakrī, et nous suivons les voyelles données par Yāqūt (1990, II, p. 277 [Ḥarda]).

³⁶ La position nous oblige à lire ici *Halī* et non Ḥalī comme al-Bakrī.

³⁷ Ibn al-Faqīh (1885, p. 25, p. 36 et p. 50) ; Ibn Ḥawqal (1939, p. 22, p. 32, pp. 35–37) ; al-Muqaddasī (1906, p. 97 : commerce, p. 98 : production et artisanat, pp. 101–102 : perle, cornaline et ambre).

b) Les itinéraires

– Ṣan^{cā} – Damār – Zabīd :

Pour rejoindre Damār depuis Ṣan^{cā}, distante de 100 km, deux itinéraires originaux³⁸ nous sont proposés. Le premier, dont nous n'avons pu identifier aucun élément, fait allusion à une vallée citée dans le Coran. Sans doute s'agit-il du *wādī al-naml* (Coran, XXVII, 18), évoqué par Ibn Ḥurradādbih (Ibn Ḥurradādbih 1889, p. 138). Quant à l'idole, peut-être est-ce celle de Riyām³⁹, bien que la localisation moderne ne convienne pas.

L'autre itinéraire n'est pas plus clair : Ḥawlān⁴⁰, à l'époque siège du pouvoir, n'est pas identifiable, mais la mention de bains concordent avec la présence de sources d'eau chaude utilisées à des fins thermales dans le massif entre Ṣan^{cā} et Damār (par exemple à Hammām ^cAlī). Nous arrivons enfin à Damār, décrite en termes élogieux. Nous reviendrons plus loin sur la figure de Mu^{cād} ibn Čabal.

Pour rejoindre Zabīd, l'itinéraire continue vers le sud vers al-Ǧanad et al-Taīz en passant par Basām et la vallée d'al-Rabīḥ. Si l'orientation générale est connue, le détail l'est moins. La présence d'habitations troglodytes à Basām n'aide pas à l'identification, bien que l'on connaisse des habitats de ce genre à Zafār et Baynūn. Quant à la vallée d'al-Rabīḥ avant al-Ǧanad, elle n'est mentionnée qu'ici. La présence de šī'ites à al-Ǧanad aurait pu aider à cerner chronologiquement le texte, mais la situation de cette communauté à cette époque est plus difficile à appréhender qu'il n'y paraît⁴¹. D'abord, écartons l'imāmat zaydite⁴², qui se cantonna alors à Ṣa^{cā}da mais qui reçoit parfois le terme de ^calide (^calawīyya) (al-Muqaddasī 1906, p. 87 et p. 96⁴³). Il nous semble qu'il faut mettre cette remarque en relation avec la prédication ismaélienne au Yémen. Celle-ci débute par la mission de deux *dā'ī* à la fin du 3^{ème}/9^{ème} siècle : Abū l-Qāsim ibn Hawšab (al-Manṣūr al-Yaman) et ^cAlī ibn Faḍl. Le premier s'établit à al-Ǧanad en 268/881 tandis que le second choisit, la même année, le pays des Yāfi^c près de la même ville, ayant ^cAdan pour destination. ^cAlī ibn Faḍl remporte un succès estimable mais après sa mort en 303/915, les Yu^cfirides exercent une furieuse répression, de sorte que la communauté šī'ite devient quasi clandestine

³⁸ Les géographes arabes ne s'y intéressent pas en particulier mais il peut apparaître décrit dans les itinéraires rejoignant al-Ǧanad ou ^cAdan. (Ibn Ḥurradādbih 1889, p. 110 et p. 139 ; al-Muqaddasī 1906, p. 112 ; al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, p. 53 ; Yāqūt 1990, III, p. 7 [Damār], la ville est à deux étapes ou seize parasanges de Ṣan^{cā}).

³⁹ Ibn Ḥurradādbih (1889, p. 137 ; al-Akwa^c 1983, s.v., note 3), localisation supposée : près d'Atwa, au nord d'Arhab.

⁴⁰ Ibn Hawqal mentionne un village de ce nom mais non localisable (Ibn Hawqal 1939, p. 37).

⁴¹ Parmi les géographes, seul Abū l-Fidā' en parle expressément pour al-Ǧanad (Abū l-Fidā' 1840, p. 91).

⁴² C'était l'interprétation suggérée en son temps par Reinaud, mais rien depuis lors n'est venu la confirmer, que du contraire (Reinaud 1848, II, p. 123, note 2 et comp. Van Arendonck 1960, pp. 99–102 et p. 105, p. 109 et p. 113. Al-Ǧanad n'est jamais aux mains des Zaydites).

⁴³ En alternance avec *ṣī'a*.

(al-Hamdānī 1986, pp. 32–33⁴⁴). Elle renaît grâce à ^cAlī al-Šulayhī (m. 459/1066 ou 473/1080) (Smith 1997 ; Kay 1892, p. 24, date), fondateur de la dynastie des Šulayhides, qui soulève l'étendard de la révolte en 439/1047 pour finir par contrôler tout le sud, dont al-Ǧanad, en 455/1063. Alors, à quelle période appartient la mention de šīites à al-Ǧanad donnée par notre texte ? D'autant que la seule date fournie par ces paragraphes est 412/1021 et que l'ouvrage lui-même est terminé par al-Bakrī en 460/1068 (al-Bakrī 1992, introduction, p. 11). Il nous semble peu vraisemblable de l'imputer à ^cAlī al-Šulayhī, le délai étant trop court ; et compte tenu de l'hypothèse émise d'une information transmise par al-^cUdrī, qui quitte la Mekke en 416/1025, tout porte à croire que ces šīites seraient un reliquat de la première prédication.

Quant à la ville de Suhūl, ses productions sont célèbres (al-Muqaddasī 1906, p. 91 ; al-Bakrī 1983, II, p. 727 [Suhūl] ; Yāqūt 1990, III, p. 220 [Suhūl] ; Ibn al-Muġāwir, *Ta'rīh*, p. 175). Le toponyme de Ma^cāṭir – inconnu comme tel – doit être lu Ma^cāfir, du nom de la tribu qui habite la région du mont Šabir⁴⁵, celui-ci étant la montagne qui domine la ville de Ta^cizz.

Le reste de l'itinéraire jusqu'à Zabīd se dirige donc vers l'ouest, sans que nous en ayons les détails. A titre de comparaison, Ibn Ḥurradādbih (Ibn Ḥurradādbih 1889, p. 140), donne l'itinéraire Ṣan^cā'-Damār par Zafār, Suhūl et al-Ǧanad, soit sensiblement plus à l'ouest. Al-Muqaddasī (al-Muqaddasī 1906, pp. 112–113) ne livre pas les détails.

– Damār – Mankat :

Les localités de cet itinéraire sont bien attestées : Mankat (al-Hamdānī 1990, p. 100 et note 4 ; Yāqūt 1990, V, p. 250 [Mankat]), qui fut habitée jusqu'au 8^{ème}/14^{ème} siècle, est située à 25 km au sud de Yarīm. Quant à Dalān (al-Hamdānī 1990, p. 207, note 5 ; al-^cAkwa^c 1988, p. 116, note 5), elle se située à environ 30 km au sud-ouest de Damār.

– Zabīd – Mahra :

La première partie de l'itinéraire est claire de Zabīd à ^cAdan, car ces routes sont bien attestées (al-İṣṭaḥrī 1927, p. 28 ; Ibn Ḥawqal 1939, p. 40 ; al-Muqqadasī 1906, p. 85). Relevons qu'al-^cUmāra distingue deux routes : une qui longe la côte et une « grand-route » (*al-ġāddā*) qui traverse la Tihāma. Zabīd étant citée dans la seconde, il faut croire que c'est celle-ci qui est mentionnée ici. En revanche, les deux dernières étapes restent énigmatiques. Que sont Ḥawlān et Mahra ? Dans ce dernier cas, est-ce réellement un toponyme ou plutôt un gentilice mal interprété ici ? Nous penchons pour cette dernière hypothèse.

⁴⁴ Al-Mas^cūdī, qui passe par là dans la première moitié du 4^{ème}/10^{ème} siècle, ne parle d'aucun ^calide, lui qui est pourtant proche de cette communauté (al-Mas^cūdī 1962, I, pp. 176–177).

⁴⁵ Yāqūt (1990, III, p. 445 [Šabir]), avec mention de la tribu, et V, p. 81 [Mihlāf al-Ma^cāfir] ; Smith (1998).

– Ṣan^{cā} – Ḥadramawt – Ṣiḥr – Masqat :

Soit de Ṣan^{cā} vers l'est. L'itinéraire jusqu'à Mārib diffère de ceux connus (Ibn Ḥurradādbih 1889, p. 138 et p. 143 ; al-Muqaddasī 1906, p. 101 ; Ibn al-Muġāwir, *Ta'riḥ*, p. 195) jusqu'à présent. Par contre, la présence des Murād et la description du site de Mārib (Levi Della Vida 1992 et Müller 1989, avec plan) sont conformes à ce que l'on en connaît, le voyageur arrivant ici par le nord-est, il traverse les ruines de la digue, parvient au répartiteur et enfin au village de Mārib. La description de ce dernier est cependant différente de celles données par Yāqūt (Yāqūt 1990, V, pp. 41–45 [Mārib]).

Quant au *'Arš Bilqīs* – terme coranique (XXVII, 23)⁴⁶ –, il désigne le temple de Bar'ān, dans l'oasis au sud de Mārib, dédié au dieu Almaqah. Il est effectivement constitué de cinq piliers et quelques restes.

La mine de sel (Müller 1989 ; al-Hamdānī 1990, p. 320) dont il est fait mention est le *ğabal al-milh* d'al-Hamdānī, soit le *ğabal al-Saftr* actuel, à trois jours de Mārib. Elle fut donnée par le Prophète à al-Abyaḍ ibn Ḥammāl al-Sabā'ī.

Ensuite, l'itinéraire se dirige vers l'est pour rejoindre Ṣabwa (al-Bakrī 1983, II, p. 780 [Ṣabwa] ; al-Hamdānī 1990, p. 171 ; Yāqūt 1990, III, p. 366 [Ṣabwa]), en traversant l'actuel *Ramlat al-saba'tayn*. D'après nous, al-Asfā' serait à lire al-As^{cā} (al-Hamdānī 1990, p. 82, note 2 ; Müller 1986) et à identifier avec al-Mukallā. Cette identification est d'autant plus probable que nous sommes sur la côte, à la limite entre le *'Umān* et Ṣiḥr, frontière relativement floue mais qui passe par les environs d'al-Mukallā.

Selon nous, l'itinéraire suit alors la côte vers l'est pour aboutir à Rasūb, que nous lirions Raysūt (al-Hamdānī 1990, p. 91 ; Yāqūt 1990, III, p. 127 [Raysūt]). Cette identification est d'autant plus plausible que l'on va de là à l'île d'al-Maṣīra, qui est effectivement à l'est de celle-ci. Quant à l'île de Saqafīra, c'est un doublet de Suqūṭra (Tibbetts 1981, p. 442)⁴⁷, dédoublement issu du travail de compilation d'al-Bakrī. La plupart des géographes⁴⁸ médiévaux notent son peuplement Mahra. Avant d'arriver à Masqat, l'auteur cite encore Ṭīrā sur la côte. Peut-être ce port est-il identique, en supposant des erreurs de copistes, à celui dénommé en toutes lettres Ṭībī, près de Qalhat, par Ibn Baṭṭūṭa et erronément appelé Ṭaywā, entre Qalhat et Masqat, par Ibn al-Muġāwir⁴⁹ ? Quant à Masqat (al-Muqaddasī 1906, p. 93 ; Ibn al-Faqīh 1885, p. 11 ; al-Mas'ūdī 1962 I, p. 135 ; Wilkinson 1989), tous les auteurs témoignent de sa position d'escale entre, d'une part, Ṣuhār et l'Inde et d'autre part, Ṣuhār et le Yémen. Enfin, l'auteur termine par une anecdote rapportée au sujet du village de Zafār ; puisqu'il la cite en continuation de l'itinéraire, et que celui-ci arrive justement à la région de Zafār, on en conclut qu'al-Bakrī a confondu le village de ce nom près de Ṣan^{cā} avec la région et le port homonymes, sur l'océan Indien.

⁴⁶ Müller (1989, p. 547a) ; Yāqūt (1990, IV, p. 113 [*'Arš Bilqīs*]), décrit un monument à colonnes, mais à un jour de Ḏamār.

⁴⁷ Pour différentes orthographies.

⁴⁸ Ibn al-Muġāwir (*Ta'riḥ*, p. 271) ; Ibn Baṭṭūṭa (*Rihla*, p. 179), peuplement d'al-Maṣīra.

⁴⁹ Ibn Baṭṭūṭa (*Rihla*, p. 180). L'auteur ne précise pas si le village est sur le rivage ou pas ; Ibn al-Muġāwir (*Ta'riḥ*, p. 284), graphie défectueuse.

Il est sans doute utile de préciser ici la définition de trois régions aux limites floues qui s'avoisinent d'ouest en est : al-Ahqāf, le Šihr et Zafār. Al-Ahqāf⁵⁰ est un terme coranique (titre de la sourate XLVI) que les géographes médiévaux appliquèrent au désert de sable entre le Ḥaḍramawt et le ʽUmān, en incluant parfois le Ḥaḍramawt lui-même (al-Muqaddasī), tandis que le sens local du terme désigne plutôt la façade maritime du Ḥaḍramawt ou le Ḥaḍramawt au sens large. Le mot Šihr (al-Bakrī 1983, II, p. 783 ; al-Muqaddasī, 1906, p. 87 ; Yāqūt 1990, III, p. 371 [Šihr] ; al-Mas̄ūdī 1962, I, p. 96 et p. 135), quant à lui, dénomme une région et un port directement à l'est d'al-Mukallā. Enfin, « Zafār » désigne un village près de Ṣan̄ā' et une région avec un port sur l'océan Indien ; le port (Tibbetts 1981, p. 441 ; Yāqūt 1990, IV, pp. 67–68 [Zafār]) en question n'est pas localisé avec précision mais se situerait dans les environs de l'actuelle Salāla (Yāqūt le place à cinq parasanges de Mirbāt).

– ʽUmān – Yémen :

Cet itinéraire, qui va d'est en ouest, n'est en grande partie que maritime puisque l'auteur n'indique que des ports et une île. La ville de ʽUmān, mentionnée telle quelle, est très probablement la ville de Ṣuhār, sur laquelle nous reviendrons plus loin, car il n'existe aucune ville du nom de ʽUmān et la ville de Ṣuhār fut par ailleurs la ville principale de cette côte entre les 2^{ème}/8^{ème} et 4^{ème}/10^{ème} siècles, Masqaṭ n'étant alors que le dernier port avant d'affronter l'océan Indien. De là, l'itinéraire se poursuit jusqu'à l'île de Suqūṭra déjà évoquée, où l'auteur signale ses deux productions traditionnelles : l'aloès et le suc de lycium. Il termine enfin par une pêcherie de perles à Māatīb. Situer ce lieu est difficile : les géographes médiévaux ne le mentionnent pas, ni ne parlent de pêcherie de perles à Suqūṭra. Par ailleurs, nous n'avons pas trouvé d'attestation de telles pêcheries dans le golfe de Berbera, il faut donc supposer que celle de Māatīb se trouvait dans la mer Rouge, où elles sont attestées⁵¹. Nous reviendrons plus bas sur la technique et l'organisation de cette pêche.

– La Mekke – ʽUmān :

Il s'agit en réalité de la route de la Mekke à Ṣan̄ā', car l'itinéraire ne va pas au-delà⁵². Deux routes nous sont présentées, l'une par les plateaux, en vingt jours jusqu'à

⁵⁰ Al-Bakrī (1983, I, p. 119 [al-Ahqāf]), al-Ahqāf est un désert de sable compris dans le Šihr du ʽUmān ; al-Muqaddasī (1906, p. 87) ; Yāqūt (1990, I, pp. 142–143 [al-Ahqāf]), désert de sable au Yémen ; Rentz (1960).

⁵¹ Ibn Ḥurradādbih (1889, p. 148), pêcherie près de ʽAdan ; Ibn Ḥawqal (1939, p. 42), pêcherie près de Ḡudda ; Ibn al-Muğāwir (*Ta’rīḥ*, p. 185), pêcherie à Dahlak ; al-Idrīsī (*Nuzhat al-muštāq*, I, p. 136), pêcherie dans une île près de Ḡudda ; al-Ḥimyarī (1975, p. 332 [Suwākin]), pêcherie ; Bourguignon d'Anville (1786, p. 245). Mokri mentionne, à l'époque moderne, une pêcherie saisonnière de perles près de Suqūṭra (Mokri 1960, pp. 381–397, spc. p. 383).

⁵² Ces routes sont bien attestées ailleurs : Ibn Ḥurradādbih (1889, p. 134 et p. 147) ; al-İstahrī (1927, p. 28) ; Ibn Hawqal (1939, p. 41), la route de la Tihāma s'appelle « Sudūr » ; Qudāma (1889, pp. 191–192) ; Ibn al-Muğāwir (*Ta’rīḥ*, pp. 37–38 et pp. 52–63) ; al-Hamdānī, (1990, pp. 301–306) ; al-Idrīsī (*Nuzhat al-muštāq*, I, pp. 145–147) ; al-Muqaddasī (1906, pp. 111–112) ; Kay (1892, pp. 9–13) ; Sprenger (1864, p. 141) et Grohmann (1933, pp. 130–131).

Nağrān puis Ṣan^{cā} ; l'autre par la Tihāma, décrite avec plus de détails. Ce choix de deux itinéraires est en quelque sorte déterminé par la géographie et bien représenté par d'autres auteurs notamment al-Hamdānī qui nomme la première « la route du Nağd » et la seconde « la route de la Tihāma ». Bien entendu la route de la Tihāma est la continuation de la route côtière qui provient du 'Umān via 'Adan (cf. Ibn Ḥurradādbih) et à partir de 'Adan se subdivise elle-même en deux (cf. al-'Umāra), du moins dans sa partie yéménite. Pour la route des plateaux, il est à noter qu'à part al-Idrīsī aucun des auteurs consultés ne mentionne Nağrān et pour cause, puisque cette dernière se trouve à l'est de l'axe Ṣa^cda – la Mekke. D'ailleurs, al-Idrīsī ne fait que citer Nağrān à la hauteur de Sadūm Rāḥ, avant de reprendre depuis Sadūm Rāḥ vers Ṣa^cda via al-Mahğara. Quant aux Hamdān (Schleifer – Montgomery-Watt 1965), ils sont bien localisés au nord de Ṣan^{cā}, jusqu'à Ṣa^cda et Nağrān. Pour ce qui est de la route côtière, elle quitte la Mekke pour arriver à Yalamlam après environ sept parasanges. C'est bien là que les Yéménites (Ibn Ḥurradādbih 1889, p. 149 ; al-Muqaddasī 1906, p. 78 ; al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, I, p. 147) se rencontrent lors du pèlerinage. On continue ensuite jusqu'à Sirrayn (Ibn Ḥawqal 1939, pp. 24–25 ; al-Muqaddasī 1906, p. 86 ; Yāqūt 1990, III, p. 247 [Sirrayn] ; Abū l-Fidā' 1840, p. 93), à quatre ou cinq jours de la Mekke selon Yāqūt ; al-Muqaddasī nous la décrit comme un petit port prospère. Ibn Ḥaldūn (Kay 1892, p. 167) rapporte que ses maisons sont en roseaux. Al-Bakrī nous livre ici une description unique des précautions prises lors du chauffage de l'eau. Parmi les villes d'où provient son approvisionnement, 'Attar (Ibn Ḥawqal 1939, pp. 24–25 ; al-Muqaddasī 1906, p. 86 ; Yāqūt 1992, IV, p. 95 ['Attar]) est un important port beaucoup plus au sud. On peut déduire du texte d'Ibn Ḥawqal l'existence d'un trafic d'importance depuis la côte africaine et al-Sirrayn qui passait par lui. Quant à Ĝarda, probablement un port sur la côte africaine, nous n'avons pu l'identifier. De Sirrayn, le voyageur peut embarquer vers Harda sur la Tihāma. Ibn Ḥawqal (Ibn Ḥawqal 1939, p. 21 et p. 44 ; Abū l-Fidā' 1840, p. 91 ; al-Muqaddasī, 1906, p. 86), sans en donner la description, place ce port sur ses cartes de l'Arabie, entre al-Šarqā et Ĝulāfiqa, position parfaitement convenable ici. Al-Idrīsī, dans une citation fournie par Abū l-Fidā' mais inconnue du *Nuzhat* (donc probablement empruntée au *Uns al-muhağ*), situe l'endroit à un jour d'al-Šarqā. Et al-Muqaddasī confirme que c'est un port où s'opère un trafic de marchandises. Si le voyageur préfère continuer par la terre, il poursuit sa route depuis al-Sirrayn jusqu'à Ḥalī, par le territoire des Banū Kināna. Cette tribu (al-Hamdānī 1990, p. 232 ; Ibn al-Muğāwir, *Ta'rīh*, p. 53 ; Ibn Baṭṭūṭa, *Rihla*, p. 164) est bien attestée à cet endroit, tandis que la ville (al-Muqaddasī 1906 p. 86 ; al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, I, pp. 137–138, 148 ; Yāqūt 1990, II, p. 342 [Ḥalī] ; Ibn Baṭṭūṭa, *Rihla*, p. 164 ; Abū l-Fidā' 1840, p. 93 ; Mandaville 1965) est connue tant comme lieu de passage par la route que comme port. Ici aussi, al-Bakrī nous en donne une description originale. Quant aux événements historiques qu'il rapporte, on sait qu'Abū Muğīra al-Mahzumī (Wüstenfeld 1859, p 310) pilla la Mekke et Ĝudda en 268/881 ; son occupation de Ḥalī doit se situer à la même époque. En ce qui concerne Abū l-Futūḥ al-Hasan ibn Ĝa'far al-Hasanī, *šarīf* de la Mekke de 390/1000 à 430/1038 (cf. *infra*), nous n'avons pu identifier l'événement rapporté. Signalons simplement qu'à l'époque d'Ibn Ḥaw-

qal (Ibn Hawqal 1939, pp. 24–25 ; al-Muqaddasī 1906, p. 104), le souverain de Ḥalī, anciennement indépendant mais vassal des Ziyādites, vient juste de passer aux Faṭīmides. Au siècle suivant, Ḥalī entre dans la sphère des souverains de la Mekke (Kay 1892, p. 166 ; Headley 1960).

c) *Description du ‘Umān*

Comparée à d'autres (Marin 1983, pp. 59–64)⁵³, cette description géographique donne une matière commune. Un détail au moins permet de voir la collation de deux sources : la mention d'une prétendue ville du nom de ‘Umān ! Il ne peut s'agir que de Ṣuhār, qui est à nouveau décrite au paragraphe suivant. Quant aux sources, nous avons déjà relevé des parallélismes avec al-İṣṭahrī sans que l'on puisse parler d'emprunt. Pour ce qui est de la toponymie, les villes de Tarūn et de Ḏahām ne sont attestées dans aucune source consultée. Cependant, vu la position de Tarūn dans les montagnes et moyennant une lecture différente, on peut identifier le toponyme avec la ville de Nizwa. Quant à Ḏahām, signalons seulement qu'al-Muqaddasī mentionne les villes de Dank et Dankām, peut-être doit-on les mettre en rapport ?

Pour ce qui est des événements historiques, on sait que ‘Isā ibn Ḍa‘far al-Hāsimī n'est autre que ‘Isā ibn Ḍa‘far ibn al-Manṣūr (2^{ème}/8^{ème} s.) (Kervran 1997⁵⁴), petit-fils du calife al-Manṣūr, qu'al-Raṣīd envoya comme général pour soumettre Ṣuhār, mission au cours de laquelle il sera fait prisonnier et assassiné. Abū l-Futūḥ al-Ḥasan ibn Ḍa‘far al-Ḥasanī (Wüstenfeld 1859, pp. 207-208 et 1861, pp. 218-220), pour sa part, fut ḥarīf de la Mekke de 390/1000 à 430/1038, mais de 401/1010 à 403/1012, sous l'instigation d'Abū l-Qāsim al-Ḥusayn ibn al-Maḡribī, il se révolta contre le calife faṭīmide al-Ḥākim et se proclama lui-même calife. Ayant besoin d'argent, il enleva les riches décorations de la Ka‘ba et s'empara des biens des commerçants morts, laissés à Ḍudda. Notre texte fait allusion au premier événement.

d) *Mu‘ād ibn Ḍabal*

La figure de Mu‘ād ibn Ḍabal (m. 18/639), compagnon du Prophète qui recevra sa chamelle en héritage, apparaît à plusieurs endroits comme fondateur de mosquées. A part au sujet de la mosquée d'al-Ḍanād, il n'y a pas unanimité chez les auteurs (al-Hamdānī 1990, p. 99 : al-Ḍanād, p. 149 : Ṣayd ; al-Muqaddasī 1906, pp. 92–93 : Ṣuhār ; al-Bakrī 1983, I, p. 702 [Zam^c] ; Ibn al-Muġāwir, *Ta’rīh*, p. 92 : al-Ḥawiha, p. 163 : al-Ḍanād ; Yāqūt 1992, II, p. 196 [al-Ḍanād] ; Ibn Baṭṭūṭa, *Rihla*, p. 165 : Zabīd ; Abū l-Fidā’ 1840, p. 91 : Ḏamār et al-Ḍanād ; Kay 1892, p. 10, al-Ḍanād) sur celles réellement fondées.

⁵³ Le texte d'al-Bakrī n'est pas cité.

⁵⁴ Lire ‘Isā ibn Ḍa‘far ibn al-Manṣūr et non ‘Isā ibn Ḍa‘far ibn Abī l-Manṣūr.

e) *Les observations culturelles*

Les habitations (Abū l-Fidā' 1840, p. 91 ; Headley 1960) en chaume de la Tihāma sont bien connues, mais c'est la première fois que l'accent est mis sur les précautions à prendre quand on y fait du feu. Pour ce qui est des grottes des Basām, bien que nous n'ayons pu identifier le lieu, il reste vrai que ce genre d'habitat est attesté dans plusieurs massifs du centre du Yémen.

Quant à la description de la pêche des perles, ce récit s'ajoute à ceux que nous avons pour cette époque⁵⁵, mais ses détails et son réalisme indiquent qu'il est rapporté par un témoin oculaire. Il y a chez lui plusieurs éléments communs qui le rapprochent de la description d'al-Idrīsī : l'appareil sur le nez, la pêche qui se fait du matin jusqu'à la moitié de la journée, un compagnon qui travaille en surface avec le plongeur. Quant aux commanditaires juifs et chrétiens, pour surprenant que cela puisse paraître, il faut garder à l'esprit que les marchands juifs⁵⁶ étaient très présents dans la région à cette époque.

5. Conclusion

Tout d'abord, il apparaît à l'évidence que nous avons affaire à une compilation, ne serait-ce que par les répétitions ou les doublets, et les exemples sont nombreux : dans les gommes, la laque est répétée ; un paragraphe sur les productions du Yémen est intercalé au milieu des itinéraires ; Suqūtra est citée à côté de Saqāṭīra, de même que Ṣuhār et une ville hypothétique de 'Umān. Il y a également la confusion entre le village de Zafār, près de Ṣan'a', et le port et la région du même nom, sur l'océan Indien. Ensuite, le travail d'emprunt d'al-Bakrī est visible quand on retrouve une partie de la matière exposée chez des auteurs antérieurs, parfois textuellement. Mais l'auteur la réorganise dans un projet particulier, par exemple le classement des « caractéristiques ». Au sein de ces chapitres, ce sont incontestablement les itinéraires qui sont les plus intéressants, tant pour les étapes et la toponymie que pour les observations culturelles qu'ils fournissent là et là. Concernant les directions, nous avons vu que la plupart des routes étaient reconnaissables, à l'exception de celle de Zabīd à Mahra, qui est ambiguë après 'Adan. Seulement, dans le détail, tous les toponymes sont loin d'être identifiables. Pour le 'Umān, la description est moins précise, l'auteur se limitant à des généralités et à ses productions. Cela nous invite à penser que son informateur ou sa source avait soit une connaissance personnelle du Yémen, soit des informations de première main, ce qui est moins vrai pour le 'Umān. Les observations culturelles renforcent cette hypothèse : les maisons troglodytes de Basām, les huttes en bois et paille de Sirrayn et Ḥalī ainsi que les particularités de Ḥawlān, de Damār et

⁵⁵ Al-Mas'ūdī (1962, I, p. 134), pour le golfe Persique, peu réaliste ; al-Idrīsī (*Nuzhat al-mušṭāq*, I, pp. 387–390), récit très détaillé concernant Bahrayn ; Ibn Battūṭa (*Rihla*, p. 185), récit très détaillé concernant la pêche à Bahrayn.

⁵⁶ Goitein (1967 : I, v. index) ; Benjamin de Tolède, vers 1270, parle de Juifs installés à Qāṭif, où se trouvent des pêcheries (Adler 1907, p. 63).

de Mārib ne pouvaient être décris que par un voyageur ayant réellement parcouru ces lieux.

Les informations historiques font-elles partie de cette source ou sont-elles le résultat du travail d'al-Bakrī ? Il nous semble qu'elles appartiennent à la même source que les itinéraires car elles s'en détachent comme des notes, des digressions appelées par le texte à cause d'un toponyme. Or, lorsqu'al-Bakrī fait un excursus historique, il n'hésite pas à développer sa matière (ex. les chapitres sur les Qarmaṭeūn au Bahrayn).

Quant à la source majeure, elle avait sans conteste le style d'un routier et avait enregistré des événements dont le plus tardif date de 412/1021 ; al-‘Udrī reste plausible d'autant que l'on connaît son intérêt pour les informations positives et les itinéraires aussi bien que pour les merveilles.

Quoi qu'il en soit, al-Bakrī nous a conservé ici une matière originale et riche d'informations sur le Yémen et le ‘Umān, pour une époque où les autres géographes sont beaucoup plus laconiques.

Bibliographie

Sources

- Abū-Fidā' (1840) : *Taqwīm al-buldān*. Reinaud, J. T. – Mc Guckin de Slane (éds). Paris, Imprimerie nationale.
- Adler, M. N. (1907) : *The Itinerary of Benjamin of Tudela*. Londres, Henry Frowde.
- Al-Ahwānī, ‘Abd ‘Azīz (1965) : *Nuṣūṣ ‘an al-Andalus min “Kitāb Tarṣī al-ahbār wa-tanwī wa-l-bustān fī ḡarā’ib al-buldān wa-l-masālik ilā ġamī’ al-mamālik*. Madrid, Instituto de estudios islámicos.
- Al-Akwa^c, Ismā’īl ibn ‘Alī (1988) : *Al-buldān al-yamāniyya ‘inda Yāqūt al-Hamawī*. Ṣan^cā, Maktabat al-ġil al-ġadīd.
- Al-Bakrī, Abū ‘Ubayd (1983) : *Mu‘ġam mā sta‘ġama min asmā’ al-bilād wal-lmawādī*. Al-Saqā, M. (ed.). Beyrouth, ‘Ālam al-kutub, 4 vols en 2 t.
- Al-Bakrī, Abū ‘Ubayd (1992) : *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*. In : Van Leeuwen, A. P. – Ferre, A. (eds). Tunis, Al-dār al-‘arabiyya li-l-kitāb, 2 vols.
- Buzurk ibn Šahriyār (1883) : *Kitāb ‘aġā’ib al-Hind*. Van der Lith, P. A. (éd.) – Devic, L. M. (trad.). Leide, E. J. Brill.
- Al-Dīnawarī (1975) : *Le dictionnaire botanique*. Hamidullah, M. (éd., trad.). Le Caire, IFAO.
- Al-Hamdānī (1990) : *Ṣifat ḡazīrat al-‘Arab*. Al-Ḥawālī, M. (éd.). Ṣan^cā, Maktabat al-irshād.
- Al-Ḥimyārī (1975) : *Rawḍ al-mi‘qāt fī ḥabar al-aqītār*. ‘Abbās, I. (éd.). Beyrouth, Maktabat Lubnān.
- Ibn Baṭṭūṭā : *Rihla al-musammā Tuḥfat al-nużżār fī ḡarā’ib al-amṣār wa-‘aġā’ib al-asfār*. Beyrouth, Dār al-kitāb al-lubnānī, s.d.
- Ibn al-Bayṭār (1877–1881–1883) : *Al-ġāmi’ li-mufradāt al-awdiya wa-l-aġdiya*. In : Leclerc, L., *Traité des simples par Ibn El-Beīthar, Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale*, XXIII, 1–476 ; XXV, 1–489 ; XXVI, 1–483.
- Ibn al-Faqīh (1885) : *Muḥtaṣar kitāb al-buldān*. De Goeje, M. J. (éd.). Leide, E. J. Brill.
- Ibn Hawqal (1939) : *Kitāb ṣūrat al-ard*. Kramers, J. H. (éd.). Leide, E. J. Brill.
- Ibn Ḥurradādbih (1889) : *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik wa-yalīh nubad min Kitāb al-ḥarāq li-Abī l-Čaṣṣāf Qudāma ibn Čaṣṣāf*. De Goeje, M. J. (éd., trad.). Leide, E. J. Brill.
- Ibn al-Muġāwir, (1951-54) : *Ta’rīḥ al-mustabṣir*. Löfgren, O. (ed.). Leide, E. J. Brill.

- Al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq fī ḥtirāq al-āfāq*. Le Caire, Maktabat al-ṭaqāfa al-dīniyya, s.d., 2 vols.
- Al-İştahṛī (1927) : *Masālik al-mamālik*. De Goeje, M. J. (éd.). 2^{ème} éd., Leide, E. J. Brill.
- Al-Mas'ūdī (1962) : *Les prairies d'or*. Barbier de Meynard – Pavet de Courteille (éds), revue et corrigée par Pellat, Ch. Paris, Société asiatique.
- Al-Muqaddasī (1906) : *Aḥsan al-taqāsīm fī ma'rifat al-aqālīm*. De Goeje, M. J. (éd.). Leide, E. J. Brill.
- Al-Qazwīnī (1984) : *Āṭār al-bilād wa-ahbār al-ībād*. Beyrouth, Dār Bayrūt.
- Qudāma ibn Ḍa'far : *Kitāb al-ḥarāq* : v. Ibn Ḥurradāḍbih.
- Al-‘Umarī (1985) : *Masālik al-absār fī mamālik al-amsār (mamālik Misr wa-al-Šām wa-l-Hiḡāz wa-l-Yaman)*. Fu'ād Sayyid, I. (ed.). Le Caire, IFAO.
- Wüstenfeld, F. (1859 et 1861) : *Die Chroniken der Stadt Mekka*, II et IV. Leipzig, F. A. Brockhaus.
- Yāqūt (1990) : *Mu'ḡam al-buldān*. Al-Ǧundī, F. ʿA. ʿA. (éd.), Beyrouth, Dār al-kutub al-īlmiyya, 7 vols.
- Al-Żuhrī (1968) : *K. itāb al-Ǧu'rāfiyya*. Hadj Sadok, M. (éd.), Damas, IFEAD.

Études

- Bourguignon d'Anville, J.-B. (1786) : *Mémoires sur l'Egypte ancienne et moderne*, Paris, Imprimerie royale.
- Clément-Mullet, J.-J. (1868) : Essai sur la minéralogie arabe. *Journal Asiatique* 6^{ème} Sér., Vol. 11, pp. 5–81 et pp. 109–251.
- Dozy, R. (1881) : *Suppléments aux dictionnaires arabes*. Leide, E. J. Brill.
- Ducène, J.-C. (2003a) : Une nouvelle description de Ṣuhār ('Umān) extraite d'un manuscrit inexploré du *Kitāb ṣuwar al-aqālīm* d'al-İştahṛī. *Arabica* Vol. 50, n°1, pp. 109–103.
- Ducène, J.-C. (2003b) : La description géographique de la Palestine dans le K. al-masālik wa-l-mālik d'Abū ʿUbayd al-Bakrī. *JNES* Vol. 62, n°3, pp. 181–191.
- Ferre, A. (1986) : Les sources du *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* d'Abū ʿUbayd al-Bakrī. *IBLA* n°158, pp. 185–214.
- Goitein, S. D. (1967) : *A Mediterranean Society. The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza : Economic Foundations*. Los Angeles, University of California Press.
- Grohmann, A. (1933) : *Südarabien als Wirtschaftsgebiet*. Brünn, Verlag Rudolf M. Rohrer.
- Al-Hamdānī, H. b. Fayd Allāh (1986) : *Al-Ṣulayḥiyyūn wa-l-ḥaraka al-Fāṭimiyya fī l-Yaman*, 3^e éd. Ṣan'a', Mansūrāt al-madīna.
- Headley, G. (1960) : ʿAsīr. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. I, pp. 729 sq.
- Kay, H. C. (1892) : *Yaman, Its Early Mediaeval History*. Londres, Edward Arnold.
- Kervran, M. (1997) : Ṣuhār. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 9, pp. 808 sq.
- Kowalska, M. (1967) : The Sources of al-Qazwinī's Athār al-bilād. *Folia Orientalia* Vol. 7, pp. 41–88.
- Lane, E. W. : *Arabic–English Lexicon*. Edinburgh, Williams and Norgate, 1877–1893, 8 vols.
- Levi della Vida, G. (1992) : Murād. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 7, pp. 591 sq.
- Levi-Provençal, E. (1960) : Abū ʿUnayd al-Bakrī. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. I, pp. 159 sq.
- Mandaville, J. (1965) : Ḥaly. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 3, pp. 106 sq.
- Marin, M. (1983) : Reference to Oman in the Literature on Arabian Geography. *The Journal of Oman Studies* Vol. 6, n°1, pp. 59–64.
- Miquel, A., (1967–1988) : *La géographie humaine du monde musulman*. Paris, Mouton, 4 vols.
- Molina, L. (2002) : Al-‘Udhrī. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 10, pp. 837 sq.

- Mokri, M. (1960) : La pêche des perles dans le golfe Persique. *Journal Asiatique* Vol. 248, pp. 381–397.
- Müller, W. W. (1986) : Mahra. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 6, pp. 78 sq.
- Müller, W. W. (1989) : Mārib. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 6, pp. 543 sq.
- Reinaud, J.-T. (1848) : *Géographie d'Aboulféda*. Paris, Imprimerie nationale.
- Rentz, G. (1960) : Al-Aḥkāf. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide Vol 1, p. 265.
- Roldán Castro, F. (1990) : *El occidente de al-Andalus en el Āṭar al-bilād de Al-Qazwīnī*. Seville, Alfar.
- Schleifer, J.– Montgomery Watt, W. (1965) : Hamdān. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 3, pp. 125 sq.
- Smith, G. R. (1997) : Șulayhides. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 9, pp. 850 sq.
- Smith, G. R. (1998) : Ta'izz. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 10, pp. 127 sq.
- Sprenger, A. (1864) : *Die Poste- und Reiserouten des Orients*. Leipzig, F. A. Brockhaus.
- Tibbets, G. R. (1981) : *Arab Navigation in the Indian Ocean before the Coming of the Portuguese*. Londres, The Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland.
- Van Arendonck, C. (1960) : *Les débuts de l'imāmat Zaydite au Yémen*. Leide, E. J. Brill.
- Wilkinson, J. C. (1989) : Maskat. In : *Encyclopédie de l'Islam* (2^{ème} éd.). Leide, Vol. 6, pp. 723 sq.